

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'130
Parution: 6x/semaine

Sur un air d'Eric-Emmanuel Schmitt

Rencontre. Joué dans 50 pays, traduit dans 43 langues, Eric-Emmanuel Schmitt se voudrait musicien.

JEAN AMMANN

Ne dites pas à son éditeur qu'il est à Montreux, Albin Michel le croit en plein travail de rédaction: «J'ai demandé à ce qu'on refuse toute interview, parce que je prépare mon prochain roman, mais là, je suis venu pour défendre le spectacle *Ma vie avec Mozart*», dit Eric-Emmanuel Schmitt, de passage à Montreux. L'auteur d'*Oscar et la dame rose*, de *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, l'auteur joué dans 50 pays, traduit dans 43 langues, celui qui en Allemagne est resté 160 (!) semaines en tête des ventes, est là pour dire comment, un jour, Mozart lui sauva la vie.

Votre pièce, *Ma vie avec Mozart*, raconte qu'à 15 ans, vous songiez au suicide, lorsqu'un professeur vous emmena assister à une répétition des *Noces de Figaro*...

Eric-Emmanuel Schmitt: Oui, c'est vraiment autobiographique. J'ai quinze ans et j'ai peur, peur de l'avenir, de la réalité, du présent... Je viens de quitter le monde de l'enfance, où l'on a mille rêves d'avenir, et je suis à l'adolescence. L'adolescence, c'est le deuil des rêves de l'avenir: c'est l'âge où la réalité se précise, c'est un goulet, il faudra se débrouiller avec ce corps-là, se faire aimer avec ce corps; c'est l'âge où l'on comprend qu'on ne sera pas le prince d'Angleterre ou cosmonaute...

Mais vous étiez un élève brillant, promis à la réussite...

Mais ça ne change rien à l'in-

quiétude métaphysique. J'étais lumière.

suractif, j'étais au conservatoire, je faisais du latin, du grec, de l'allemand, j'étais à l'atelier de dessin, je dirigeais le club de théâtre, je lisais plusieurs romans par semaine... J'étais vraiment en train de planifier mon suicide et fort heureusement, un professeur nous emmena voir les répétitions des *Noces de Figaro* à l'opéra de Lyon. Quand la grosse dame qui jouait la comtesse a commencé à chanter, j'ai été ébloui... Je me suis trouvé en apnée métaphysique, tout d'un coup, je redécouvrais la beauté... Je vivais, mais je n'avais plus de raison de vivre et Mozart me rappelle soudain que la beauté existe sur cette Terre. Et là, je me suis dit: bon, ben, je reste... Et ce choc esthétique m'a guéri de la dépression. Vous savez, quand j'ai écrit *Ma vie avec Mozart*, en 2005, je croyais que j'écrivais mon histoire. Mais à chaque fois que je passais à la radio ou à la télévision, des gens appelaient pour dire qu'ils avaient vécu la même expérience, pour les uns c'était un air des Beatles, pour les autres, c'était un tableau. L'art, qui nous réconcilie avec l'existence, qui nous rappelle qu'il y a de la beauté sur Terre, l'art qui nous redonne le sens de l'étonnement et de l'émerveillement. C'est ça, la force de l'art. Par exemple, quand on vit au bord du lac Léman, les crépuscules se succèdent au point d'en oublier la beauté. Il faudra un tableau de Turner ou de Monet pour que vous regardiez de nouveau la

Vos œuvres penchent du côté de la tragédie (*Oscar et la dame rose*, *L'Évangile selon Pilate*), mais vous vous décrivez comme un optimiste...

Je suis quelqu'un qui parle de choses très très graves en étant

«J'ai pressé le malheur jusqu'à en extraire un jus inattendu: l'optimisme»

ERIC-EMMANUEL SCHMITT

optimiste. C'est ma spécificité! Je suis d'un optimisme lucide: il faut aimer la vie même si l'on souffre. Etre heureux, ce n'est pas se tenir à l'abri du malheur, c'est intégrer le malheur à la trame de son existence. Etre heureux, ce n'est pas se protéger, au contraire, c'est s'exposer. Donc, mon optimisme est quelque chose de lucide, de construit, de volontaire...

Votre optimisme résiste-t-il à la marche du monde?

Mais je suis optimiste non pas malgré la marche du monde mais grâce à la marche du monde: mon optimisme est le jus de mon désespoir. Dans un texte que l'on m'avait demandé, j'ai écrit un jour: «J'ai pressé le malheur jusqu'à en extraire un jus inattendu: l'optimisme.» En fait, le pessimiste et l'optimiste font le même constat: ça ne va pas! L'ex-

périence du monde est douloureuse, la vie est brève, des êtres nous sont arrachés, il y a des injustices et des scandales... L'optimiste et le pessimiste sont d'accord là-dessus, mais leur réaction diffère. Le pessimiste consent, il consent au malheur et même, il pousse l'acceptation jusqu'à la complaisance puisqu'il dit: «Ça va mal et demain, ce sera pire!»

»L'optimiste, au contraire, ne pactise pas avec le malheur: il relève ses manches et cherche à agir. Pour moi, l'optimisme, c'est

la volonté, alliée à l'intelligence et au courage. Que peut-on changer? Dans la pièce *Un homme trop facile*, je fais dire à Alex: «Je ne peux pas changer le monde, mais je peux changer ma vision du monde.» Par exemple, que puis-je changer à la mort? La pire des choses qui puisse arriver à la question: «Qu'est-ce que la mort?», ce serait une réponse. Donc, il faut travailler sur l'acceptation du mystère. Il ne faut pas remplir la mort d'un faux savoir: soit la mort, c'est le

début d'une autre vie; soit la mort, c'est le néant ou la décomposition... Non, la mort est un mystère et je vais avancer avec confiance vers ce mystère, avec confiance plutôt qu'avec angoisse. L'optimisme est une façon d'habiter la condition humaine. Peut-être est-il possible de changer la société, mais pas la condition humaine. **I**

> **Montreux, Ma vie avec Mozart**, le 4 mai, Auditorium Stravinsky.
Info: www.saisonculturelle.ch/event/ma-vie-avec-mozart

«Je ne me suis pas trompé de vocation»

Vous racontez que votre deuxième pièce, *Le Visiteur*, s'est jouée un soir devant deux spectateurs et que ces deux spectateurs étaient vos parents! Aujourd'hui, vous êtes joué dans 50 pays, votre succès n'est-il pas trop lourd à porter?

Au contraire, ce succès me donne des ailes. C'est beau d'être apprécié et c'est encore plus beau d'être attendu. Cela me donne de l'audace. Qu'y a-t-il de plus beau pour un écrivain que d'être lu, attendu et espéré? C'est un motif de joie intérieure et je me dis que je ne me suis pas trompé. Ecrire était bien ma vocation.

Vous en avez douté?

Je me suis cherché ailleurs, dans la musique d'abord. J'étais au conservatoire de Lyon et je m'imaginai compositeur ou chef d'orchestre. Dans mes études ensuite, j'ai rencontré la philosophie et comme j'étais brillant - je le dis sans vantardise, c'est comme courir vite, j'étais fait pour les études - on me promettait une carrière universitaire: j'ai soutenu ma thèse à l'âge de 27 ans, j'étais maître de conférence au même âge... L'écriture était diagnostiquée par les autres et ignorée par moi-même. Quand j'avais 17 ans, un professeur de français, une femme, avait dit: «Il trouvera son salut dans l'écriture.» Je me souviens de cette phrase. Pour mon professeur de troisième ou quatrième, j'étais «un écri-

vain-né». Les autres passaient leur temps à me diagnostiquer écrivain et moi, je me rêvais ailleurs. Je me voulais musicien. Voilà pourquoi il y a si souvent la nostalgie de la musique dans mes écrits. La musique est un art que je place au-dessus de la littérature. Et même si on peut en discuter, cela me paraît toujours mieux de mettre un autre art au-dessus du sien. C'est mieux pour la vie. En tout cas, ça m'allège.

Regrettez-vous toujours la musique?

Il n'y a pas une semaine où je ne me dise: j'arrête tout et je me mets à composer. Toute ma vie, je me demanderai si j'ai fait le bon choix. Mais bon, mes amis musiciens me le répètent souvent: «Ta musique à toi, tu l'as trouvée!» C'est la musique des mots, la mélodie de la langue, et les comédiens me disent depuis toujours qu'on ne peut pas changer un mot à mon texte, parce que les phrases se mettent à boiter. Comme si mon écriture était habitée par la musique que je n'ai pas faite.

Comment expliquez-vous que vos pièces soient jouées dans le monde entier, comme si l'attente du public était la même, partout?

Parce que pour moi, une pièce de théâtre est extrêmement importante. Une pièce doit enrichir le spectateur d'une émotion et d'une réflexion qu'il n'aurait pas eues

sans elle. Le théâtre est un divertissement, mais ce n'est pas que ça. Je suis d'accord avec Molière quand il dit que le théâtre, c'est l'art de plaire. Il faut intéresser le spectateur, mais aussi l'emmener dans des contrées où il ne serait pas allé, faire tomber des préjugés, lui procurer des émotions neuves, l'intéresser à quelque chose d'inouï. Voilà... En espérant être aimable et divertissant, j'ai de l'ambition pour le théâtre. I



Eric-Emmanuel Schmitt: «Ma musique, c'est la musique des mots, c'est la mélodie de la langue... » JEAN-PIERRE LECLERCQ

BIO EXPRESS

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

- > **1960** Naissance à Lyon, fils d'un professeur de sport.
- > **1987** Thèse de doctorat sur «Diderot et la métaphysique».
- > **1991** Première pièce:

La Nuit de Valognes, qui sera reprise en Angleterre par la Royal Shakespeare Company.
> **1993** *Le Visiteur* lui vaut trois Molières en 1994: meilleur auteur, révélation théâtrale, meilleur spectacle.
> **2004** Les lecteurs du magazine *Lire* désignent *Oscar et la dame*

rose comme un des livres qui a changé leur vie, avec la Bible, *Les Trois Mousquetaires* ou *Le Petit Prince*.
> **2010** Prix Goncourt de la nouvelle pour *Concerto à la mémoire d'un ange*. JA